

Une étudiante qui doute

La voici maintenant en possession de ce qu'elle appelle « ses deux bachots » et sa personnalité est déjà celle d'une femme solide et énergique. « Je sais » dit-elle, « qu'il ne faut jamais cesser de travailler. Il faut mériter sa chance, la conquérir et continuer l'effort pour la conserver¹²². » Elle hésite entre le droit et la médecine, choisit le droit mais constate « qu'il est difficile, pour une femme, de se faire une carrière d'homme à la Cour d'appel car la valeur, l'éclat de certains métiers sont refusés aux femmes¹²³ ». Or, elle aspire aux fonctions les plus élevées.

Va-t-elle trouver une solution bourgeoise à ces problèmes d'argent et devenir l'épouse d'un homme riche ? A dix huit ans, elle est sur le point de céder à la facilité car elle tombe amoureuse d'un des garçons avec lesquels elle danse. « D'où était-il sorti ? Il était grand. Il avait une voiture bleu-gris. Je tenais mon mari¹²⁴ », dit-elle avec humour. Mais il manque de fantaisie, « il n'a pas très bon goût, sa morale est déclamatoire, son idée du mariage est sa vertu ». Tel le Prosper de *Bonne chance*, il part faire son service militaire et elle en profite pour s'enfuir à Paris avec sa mère afin de se constituer un trousseau. « Je versai plus d'une larme dans le train¹²⁵ », écrit-elle.

A Paris, les deux femmes relativement fortunées fréquentent les théâtres et les cinémas. Elles rencontrent des écrivains comme Marcel Achard et Léon-Paul Fargue mais aussi un directeur de revues célèbre nommé Rip. « Au bout de quelques mois »,

¹²¹ Jacqueline DELUBAC, *Journal* du 5.1.1940, Dossier JD, BNFAS.

¹²² Jacqueline DELUBAC, *Journal inconnu* publié par *Piscina*, 28 .6.1939.

¹²³ Jacqueline DELUBAC, *Journal inconnu*, Dossier J.D, 5.1.1940.

¹²⁴ Jacqueline DELUBAC, *Faut-il épouser Sacha GUITRY ?*, op.cit., p. 19.

¹²⁵ Jacqueline DELUBAC, *Ici-Paris*, 18.11.1947.

dit-elle, « je me portais de mieux en mieux ». Le futur mari exaspéré lui donne à choisir entre Paris et lui. Peu soumise aux hommes, elle n'apprécie guère cet « ultimatum en règle¹²⁶ » et elle choisit Paris et le théâtre.

On se croirait vraiment dans *Bonne chance*. Elle raconta sans doute cette histoire à Guitry qui en tira parti, comme il le fait souvent. La situation est à la fois semblable et inversée. Semblable parce qu'elle refuse, dans les deux cas, d'épouser un fiancé envahissant. Inversée, parce que, dans le film, Pauline Carton, sa mère, désire qu'elle se marie d'urgence alors que Madame Basset, dans la vie, est réticente car elle aime le théâtre où elle a toujours rêvé de briller. En permettant à sa fille de devenir actrice, elle le deviendra un peu elle-même et l'osmose sera bientôt totale. Jacqueline Delubac ne se libérera de l'emprise maternelle que bien plus tard et elle sera alors assez sévère pour sa génitrice. Madame Basset, très possessive, détestait le fiancé de sa fille comme elle détestera Guitry (point commun avec Pauline Carton dans *Bonne chance*) et elle est enchantée par l'échec du mariage éventuel de Jacqueline. « Mère triomphait. Le nom d'une Delubac, une autre elle-même, au fronton des théâtres parisiens, brillerait de mille feux. A nouveau, l'avenir lui appartenait¹²⁷. ». C'est une remarque très sévère. Malheureusement pour elle, Jacqueline va passer très vite d'une mère possessive à un mari fort tyrannique. Si Sacha fut tyrannisé par Lucien, Jacqueline le fut par Madame Basset comme Charlotte Lysès l'avait été par la sienne et Yvonne par Madame Hiver.

Mère et fille s'appelleront désormais toutes les deux Delubac, le nom de jeune fille de Madame Basset. Jacqueline adorera ce nouveau nom : « Il va bien avec Jacqueline, c'est facile à retenir et puis le rythme des deux mots s'équilibre ». « L'ubac », dit-elle encore, « c'est le versant ensoleillé de la montagne et Delubac, c'est celui qui est sur ce versant. Je trouve cela joli comme traduction autant que comme sonorité¹²⁸. »

Jacqueline Delubac commence par participer - modestement - à quelques spectacles inattendus pour une intellectuelle comme elle, grâce à Rip, le célèbre organisateur de revues devenu son ami. Elle imite Joséphine Baker, ornée de

¹²⁶ *Ibid.*

¹²⁷ Jacqueline DELUBAC, *Faut-il épouser Sacha Guitry ?*, *op.cit.*, p. 20.

¹²⁸ Jacqueline DELUBAC citée par DORINGE, *L'Intransigeant*, 10.2.1939.

bananes, dans une revue déshabillée. Elle devient une soldate dans une autre revue, ce qui prouve qu'on avait déjà reconnu son côté androgyne pour reprendre le terme qui fut souvent prononcé à son sujet. Elle obtient enfin, en 1930, un rôle de bonne (quatorze lignes !) dans *Etienne*, pièce d'un auteur à la mode, Jacques Deval, ce qui représenta pour elle une date importante. Refusant sèchement la promotion canapé qu'on exige d'elle en échange du rôle, elle se voit retirer la plupart de son texte. Cette indépendance affichée en fait une femme moderne qui n'acceptera que provisoirement d'obéir à Sacha.

Un an plus tard, en 1931, elle rencontrait Guitry et sa vie changeait du tout au tout. Elle échangeait sa liberté relative contre une forme douce de séquestration, mais elle comprit qu'elle avait fait le bon choix pour sa carrière. « Quand il m'a demandé de partir avec lui », écrit-elle, « j'ai su que si je refusais, je le regretterais tout ma vie¹²⁹. » Amour ou ambition ? Les deux sans doute car il est évident qu'elle fut très amoureuse de lui. « Je crois que je l'aime¹³⁰ », s'écrie-t-elle dans ses mémoires, avec une évidente sincérité. Mais on ne peut s'empêcher de constater qu'elle accepta les offres de Guitry après avoir découvert « la grande cuisine, les grands laquais, Maxim's, la Tour d'argent, Laurent et Lucas Carton, les fleurs, les fruits, le bol de cristal, les ciseaux d'argent et les draps de soie rose¹³¹ ». Serait-elle tombée amoureuse de lui s'il n'avait pas été riche et fort utile à sa carrière ? Plus encore qu'Yvonne Printemps, c'était une débutante au moment de leur rencontre. Quelques petits rôles au cinéma, quelques répliques dans une pièce et plusieurs passages assez réussis au music-hall. C'était peu. Du jour au lendemain, pourtant, elle allait se retrouver vedette au théâtre, au cinéma et à la ville.

Elle écrivit un jour à Sacha : « Je t'aime tellement plus que tu ne m'aimes¹³² » Avait-elle déjà compris, comme Charlotte, qu'il lui préfèrerait toujours son père et le théâtre ?

Quarante ans plus tard, dans son autobiographie, elle fait de son mari un portrait doux amer où se lit sa tendresse mais aussi une certaine férocité.

¹²⁹ Jacqueline DELUBAC, *Journal*, Dossier JD, BNFAS, 5.1.1940.

¹³⁰ Jacqueline DELUBAC, *Faut-il épouser Sacha Guitry ?*, op.cit., p.78.

¹³¹ *Ibid.*

¹³² *Ibid.*, p.12.

« Sacha est un sanctuaire
Cristal de roche.
Son tempérament est pétri de virginité,
C'est un dieu à remontoir.
Un coucou sémillant.
En lui, se préparent les orages et les pluies,
Se déploie l'arc en ciel.
Il est le jour mais il est surtout la nuit¹³³. »

Portrait cryptique, écrit par Robert Yag mais confirmé par elle, dont l'analyse est forcément subjective et contestable. Sacha est, selon elle, l'objet d'un culte (« sanctuaire »), ce qui est vrai. Mais il reste mystérieux (il est la nuit). Cependant, il est transparent comme le cristal sans doute parce qu'il parle sans cesse de lui-même, sur scène et dans la vie. La virginité surprend un peu car il ne frappe guère par sa morale puritaine et pourtant sa croyance en l'amour idéal (éphémère, bien entendu) révèle en lui la présence d'une certaine « virginité » de l'âme. L'évocation du « dieu à remontoir », situé entre l'Olympe et Monsieur Perrichon, n'est guère flatteuse. Est-ce une allusion, comme le pense Dominique Desanti, à son comportement intime que décrit longuement Jacqueline Delubac dans son autobiographie ? Le « coucou sémillant » est-il un vieillard chenu qui fait du jeunisme ou un homme qui occupe volontiers le logis des autres ? La définition finale fait de Sacha un être poétique à la Chateaubriand, un illusionniste que hantent les orages, les arcs en ciel et les pluies, une sorte de mage au manteau couleur du temps. Des trois épouses de Guitry qui ont parlé de leur mari, Jacqueline est, de loin, la plus douée. Son livre est un régal, même si elle a l'honnêteté d'avouer qu'elle s'est fait un peu aider.

Dans ses conversations avec Dominique Desanti, elle est nettement plus sévère. « A un moment », dit-elle, « on n'en peut plus d'être écrasée. Je n'ai pas l'âme d'un pantin même si le marionnettiste est un génie¹³⁴. »

¹³³ *Ibid.*, p. 60.

¹³⁴ Dominique DESANTI, *S. Guitry, Itinéraire d'un joueur*, Arlea, 2009, p. 92.

3.2 L'apprentissage du cinéma

Cette période de cinéma s'étend de 1927 où elle tourne dans *Education de Prince* (Diamant-Berger) à 1932 où elle a pour partenaire Louis Jouvet dans *Topaze* (Louis Gasnier). C'est une période d'apprentissage où elle n'obtient pas de très grands rôles mais déjà son talent est évident.

Dans le livre de Dominique Sirop, *L'Élegance de Jacqueline Delubac*¹³⁵, l'actrice a établi la liste officielle des films qu'elle tourna avant de rencontrer Guitry mais elle en a supprimé un certain nombre. Sur les six films qu'elle a tournés - dont cinq pour la Paramount- elle n'en retient que trois qu'elle évoque par ailleurs dans son autobiographie et dans certains articles de journaux.

Elle tourne ainsi dans *Education de Prince*, *Mon Gosse de Père*, *Chérie*, *Marions-nous*, *Une brune piquante* et *Topaze*:

Dans *Education de prince* (Diamant-Berger 1927), elle était, dit-elle, « un des visages de femmes », ce qui est bien modeste.

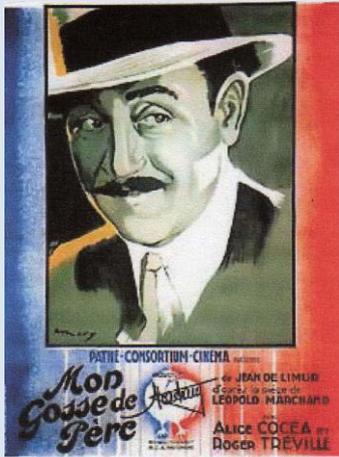
Dans *Mon Gosse de Père* (De Limur, *Paramount*, 1929), elle a pour partenaire Pauline Carton et Adolphe Menjou. Dans une version française de la « flapper » américaine, elle domine de loin, par son aisance et par son éternel sourire, la bande de péronnelles qui l'accompagnent et se montre ravie (comme elles !), de révéler à l'une de leurs amies que son amant a épousé une riche héritière, sans la prévenir.

Elle en parle en revanche dans son autobiographie où elle se plaint que De Limur ait coupé au montage certains plans de visage au profit de ses jambes. « J'étais irrémédiablement blessée » dit-elle.

L'aristocrate De Limur¹³⁶ lui a quand même dit, avant de la censurer, que ses plans de visage qui subsistent étaient « étonnants », ce qui est vrai. Elle évoque en revanche avec effroi le plan du glissement de sa culotte « volatée » le long de ses jambes qui fut, semble-t-il, censuré par la suite car la récente version DVD ne le conserve p

¹³⁵ Dominique SIROP, *L'Élegance de Jacqueline Delubac*, Adam Biro, 1994.

¹³⁶ Jacqueline DELUBAC, *Faut-il épouser Sacha Guitry*, *op.cit.*, p. 22.



Mon Gosse de père (De Limur, 1929)

Dès ses débuts, elle est donc sans illusion sur ce que le cinéma exige d'elle. On lui demande, dit-elle, d'être « adorable et mutine » ce qui ne lui plaît guère et on exige de cette lyonnaise-provençale qu'elle soit l'une de ces parisiennes typiques, « qu'elles viennent de Carpentras ou de Quimper », comme le dit Guitry dans *Quadrille*. Mais on se soucie très peu de son âme et de son esprit, ce qu'elle n'apprécie pas. Guitry lui demandera aussi, un jour, d'incarner, dans *Quadrille*, l'éternelle parisienne « adorable et mutine » comme le fit De Limur.

Dans *Chérie* (Paramount, 1930), elle a pour metteur en scène Louis Mercanton qui fit tourner cinq fois Sarah Bernhardt et une fois Réjane, mais surtout Sacha et Yvonne Printemps en 1917 dans *Un Roman d'amour et d'aventure*

Deux propriétaires fauchés louent leur villa à une riche américaine (Marguerite Moreno) et décident de se faire passer pour le valet et la cuisinière ce qui engendre des quiproquos divers. Presque tous les personnages tombent amoureux les uns des autres (d'où le titre) mais tout s'arrange à la fin.

René Lehman dit de *Chérie* que « c'est une comédie agréable entremêlée de deux ou trois chansons avec un intermède de chants et de danses nègres menées tambour battant par l'élégante Marguerite Moreno et la blonde Mona Goya ». Elle

est Charlotte Martens dans ce film qu'elle revendique. « Distrayant, avec des chansons sympathiques », constate Paul Vecchiali.¹³⁷

Marions nous (Paramount, 1931) est tourné par Mercanton également, et toujours joué par Marguerite Moreno. Une vedette de cinéma et un faux compositeur de musique se laissent marier étourdiment, ce qui crée beaucoup de complications. « Très petit tournage¹³⁸ » dit Jacqueline Delubac qui y joue le rôle de Simone. Vecchiali la trouve « délicieuse » quand elle « arbitre le joli ping-pong entre Alice Cocea et Fernand Gravey¹³⁹. » Elle est impressionnée par le salaire que lui propose la Paramount. On lui donne des produits de maquillage pour un an. La bourgeoise lyonnaise économe en est scandalisée.

Une brune piquante ou La femme à barbe (Paramount, 1932), est un court métrage de Serge de Poligny qui travaille pour la Paramount et dont c'est le premier film, elle a pour partenaire Fernandel, méridional comme elle, et Noël-Noël. Les dialogues sont d'Yves Mirande ce qui en fait un film intéressant. C'est l'adaptation de la pièce *La Femme à barbe* que Mirande écrivit avec Mouezy-Eon, en 1926. Jacqueline y est la « brune piquante » Le premier titre signifie évidemment que cette demoiselle vous pique quand on l'embrasse, mais il signifie également qu'elle est « aigre, caustique et mordante » comme le définit le Petit Robert. Jacqueline conserve ce titre dans sa liste de films chez Sirop. C'est une définition qui lui va assez bien.

Elle joue enfin dans *Topaze* (Gasnier, Paramount, 1932) avec Edwige Feuillère et Louis Jouvet mais elle n'en parle pas dans le livre de Sirop¹⁴⁰.

¹³⁷ Paul VECCHIALI, *L'Encyclopédie*, Editions de l'Œil, 2010, p176.

¹³⁸ Jacqueline DELUBAC, *Faut-il épouser Sacha Guitry ?*, *op.cit.*, p.39.

¹³⁹ Paul VECCHIALI, *op.cit.*, p.178.

¹⁴⁰ Dominique SIROP, *op.cit.*, p.93.



TOPAZE (Gasnier 1932)

On sait que Jouvet et Guitry se détestaient. Peut-être est-ce la raison de cet oubli. Elle y est étonnante en secrétaire alcoolique du malheureux professeur devenu escroc, finement interprété par Louis Jouvet, et elle joue, avec lui, deux courtes scènes assez extravagantes. Le metteur en scène Louis Gasnier, dont c'est le premier film français pour la Paramount, a longtemps travaillé avec Max Linder et il fait preuve d'un sens comique évident. Il vient de passer vingt ans aux USA. et ses *Mystères de New York* (1915), avec Pearl White, ont enchanté les Surréalistes.

Jacqueline Delubac est l'employée de Topaze (Louis Jouvet) qui débute dans les affaires frauduleuses. Dans une première scène, vautreée sur un fauteuil et les pieds sur un tabouret, elle appuie périodiquement sur un siphon d'eau de Seltz et réclame un piano pour son bureau puisque son patron ne lui donne aucun texte à taper. Topaze-Jouvet refuse et elle le nargue ostensiblement. Mais comme il est furieux, elle se met brutalement au garde à vous en attendant la fin du sermon, quitte à pouffer de rire dès qu'il est sorti. Dans une seconde scène assez étonnante, Topaze qui comprend maintenant qu'il est devenu un escroc (C'est l'époque de l'affaire Stavisky) entend des cris dans la rue et il pense aussitôt que cette foule moralisante

veut le lyncher. Mais soudain, la caméra s'élève au dessus de la foule hurlante et monte lentement vers les escarpins noirs qu'agitent deux jambes maladroitement écartées. Ce sont les mollets de Jacqueline Delubac qu'on aperçoit enfin tenant, d'une main, un verre qui n'est pas le premier, et de l'autre, une insolente cigarette.



Topaze (Gasnier 1932)

Assise sur le rebord extérieur d'une fenêtre du troisième étage, elle épouvante les spectateurs voyeurs car elle est parfaitement ivre, élégante et joyeuse.



La Claudette Colbert en herbe du cinéma de 1932

Elle fait ensuite une entrée remarquée, accompagnée de deux gendarmes, dans le bureau de Topaze où celui-ci bavarde avec la sculpturale Edwige Feuillère. Elle a une démarche incertaine et une longue mèche défaits lui barre le visage. Elle est à la fois élégante et loufoque mais sans vulgarité, et elle sort, en pleine gloire, entre deux gendarmes.

Jacqueline Delubac paraît très à l'aise dans ce type de rôle loufoque, à l'américaine, que Gasnier connaît bien. On ne sait pas toujours qu'elle admire profondément Claudette Colbert qui déborde, elle aussi, de fantaisie (Guitry en fera la vedette de *Si Versailles m'était conté* en lui confiant le rôle de Madame de Montespan). Quand Georges Cravenne demande un jour à l'actrice quelle comédienne correspond le plus à son caractère, elle répond sans hésiter : « Claudette Colbert ! » Comme il insiste et lui demande alors quelle actrice « française » lui correspond. Elle répond à nouveau : « Claudette Colbert ¹⁴¹ ! ». Elle possède la drôlerie et l'excentricité « moderne » de ces actrices dynamiques et sportives qui apparaissent dix ans après la fin de la guerre de 1914 : Carole Lombard dans *Road to glory* (Hawks, 1926), Claudette Colbert dans *The smiling Lieutenant* (Lubitsch, 1931) ou Katherine Hepburn dans *A Bill of divorcement* (Cukor, 1932). C'est peut-être ce qu'elle serait devenue si elle n'avait pas rencontré Sacha Guitry qui sut pourtant utiliser sa « vis comica ». Redevenue la bourgeoise lyonnaise élégante qu'elle était dans sa jeunesse, elle oubliera, sur ses vieux jours, la jeune fille excentrique qu'elle avait été et retirera de sa filmographie ce rôle insolite, ce qui est très dommage car elle y donne habilement la réplique à Edwige Feuillère et à Louis Jouvet.

Si l'on oublie le film muet (*Education de Prince*) avec lequel Jacqueline Delubac débute au cinéma, pour ses cinq premiers rôles (*Chérie, Mon gosse de père, Marions-nous, Une brune piquante* et *Topaze*), elle travaille uniquement pour la Paramount, comme Marguerite Moreno. Bourgeoise pragmatique, elle regrettera la faillite (prévisible !) des Studios de Joinville qui l'ont lancée au cinéma : « Feu de paille, millions dilapidés, frais généraux démentiels, cachets d'acteurs engagés à l'année, projets désarmants d'ineptie. Fini ¹⁴² », conclut-elle.

Sa bonne connaissance scolaire de l'anglais fut peut-être pour quelque chose dans son engagement par la Paramount et c'est aussitôt l'anglais qui lui fera trouver son premier rôle avec Guitry dans *Villa à vendre* où elle interprétait une actrice américaine semblable à celles qu'elle rencontrait à la Paramount. On connaît surtout

¹⁴¹ Georges CRAVENNE, *Paris-Soir*, 26.5.1938.

¹⁴² Jacqueline DELUBAC, *Faut-il épouser Sacha Guitry ?*, *op.cit.*, p. 40.

les rôles qu'elle joua dans *Mon gosse de père* où Jean de Limur voulut faire d'elle une parisienne typique et dans *Topaze* où le vieux Louis Gasnier comprit parfaitement sa fantaisie naturelle. Elle fut souvent condamnée à être « adorable et mutine », comme elle le dit. Elle reprochera à Guitry d'avoir fait la même chose et aux spectateurs des années 1930 de s'intéresser davantage à ses robes qu'à ses rôles. « Je ne suis pas fâchée de quitter ces rôles de coquette », écrit-elle en 1940 « C'est plus amusant d'être une femme qui se transforme¹⁴³. »

3.3 Jacqueline Delubac au théâtre

Après son rôle d'actrice américaine dans *Villa à vendre en 1931*, trois ans passent pendant lesquels Jacqueline Delubac se consacre à Sacha Guitry (sauf pour *Topaze*) et ne joue plus qu'au théâtre. Mais elle lui parle souvent de cinéma qu'elle connaît mieux que lui mais où elle n'a joué que de petits rôles. En 1935, elle deviendra, grâce à lui, d'un seul coup, l'unique vedette de *Bonne chance* qui raconte un peu son histoire. A ce moment-là, elle a déjà joué sept pièces avec Sacha. Il est donc important de définir sa persona au moment où le film sort, le 20 septembre 1935 couplé avec *Pasteur* dans lequel elle ne joue pas car il n'y a aucun rôle féminin dans ce film historique.

Dans *Villa à vendre* (1931), sa première pièce avec Guitry, elle était, brièvement, une star américaine. Son image d'actrice de la Paramount y apparaissait donc en filigrane.

Dans *L'Ecole des philosophes* (1933), elle était la jeune maîtresse de Diderot qui acceptait finalement qu'elle le trompe, vu son âge avancé. L'image du couple incestueux¹⁴⁴ hante déjà cette œuvre où Guitry évoque les problèmes posés par leur différence d'âge. Cet aspect fit donc immédiatement partie de sa persona. C'est, au fond, une jeune fille « amoureuse d'un barbon », comme on disait alors.

Dans *Mon double et ma moitié* (1933), elle jouait le rôle plus étoffé d'une épouse triste et angoissée qui retrouve le sourire en trompant involontairement son

¹⁴³ Jacqueline DELUBAC, *Minerve Delubac*, O.CAMBIER, dossier JD, BNF, 1939.

¹⁴⁴ Un « couple incestueux » selon Noël Burch et Geneviève Sellier, est celui où le mari pourrait être le père de sa femme, par exemple Raimu dans *La Femme du boulanger* (Pagnol, 1938)

mari (elle avait rencontré son sosie !) auquel elle restera fidèle. Ce n'est pas son seul rôle un peu triste car elle est quelquefois mélancolique dans les films de Sacha Guitry qui remarque : « Son visage devient presque tragique quand il est grave¹⁴⁵ ». C'est particulièrement vrai dans le film *L'Accroche-cœur* qui se termine par un suicide.

Dans *Châteaux en Espagne* (1933), Jacqueline Delubac était une jeune bourgeoise manipulée par des machos et qui devient le « gros lot » d'une scandaleuse tombola. Échangée contre une autre femme par son futur amant, elle part avec lui en Espagne mais, après huit jours de bonheur, la « naïve » jeune fille, tout aussi rouée que son partenaire, le quitte définitivement. Comme dans *Bonne chance*, elle fuit le détestable quotidien avec son amoureux chenu mais leur voyage initiatique aboutit à un échec car le réel, découvert en Espagne, n'est pas à la hauteur de ce qu'ils avaient rêvé à Paris. Cette jeune fille volontaire, mais très obéissante au début, se soumet d'abord, sans rechigner, au scandaleux échange de femmes mais elle se transforme très vite en une jeune fille indépendante et peu farouche. C'était, pour Jacqueline, un rôle de « jeune fille combative », façon *Un beau mariage* (1911), ce qui correspondait bien mieux à sa nature. C'était aussi un rôle plus complexe, plus amer que les précédents. Guitry comprenait-il déjà que son union était précaire ? La persona de Jacqueline n'était donc pas celle d'une ingénue pour les spectateurs. Sa différence d'âge avec Guitry et son côté indépendant mais relativement mondain comptaient beaucoup dans l'image qu'on se faisait d'elle.

Son Père et lui (1934) fut un hommage direct de Guitry à sa femme qui était une bourgeoise lyonnaise, dans une pièce jouée à l'Opéra de la ville, il y racontait la vie du créateur de Guignol Mourguet et celle de Jacquart, l'inventeur du métier à tisser.

Un jeune canut très pauvre a des dons de comédien et il est adopté par le directeur d'un théâtre de marionnettes qui le baptisera Guignol et le fera jouer. Il a pour ami l'inventeur du métier à tisser : Jacquart. Le petit canut meurt jeune mais il sera éternel sous le nom de Guignol. Jacqueline Delubac joue le rôle de « la fille » mais le générique, défini par Lorcey, ne parle pas d'elle en détail.

¹⁴⁵ Sacha GUITRY cité par Dominique SIROP, *op.cit.*, p.48.

On sait que le grand-père de Jacqueline Delubac avait inventé la soie artificielle. La pièce constituait pour Jacqueline une sorte de revanche sur une ville où chacun l'ignorait jusque-là. Le personnage de Jacquart, l'inventeur du métier à tisser rappelle la profession du grand père de l'actrice. Elle raconte, dans son autobiographie, qu'au cours de la réception qui suivit la pièce, elle bavarda avec le préfet qu'elle tutoya étourdiment¹⁴⁶. Sa persona bourgeoise se précisait pourtant encore avec cette pièce, malgré sa grosse bévue. On retrouve un autre écho de cette appartenance dans *Bonne Chance*, où Marie Muscat, enfant du pays, est célébrée par son village natal.

Elle créa, au théâtre cette même année, *Le Nouveau Testament*, où elle joua un rôle assez révélateur de sa persona puisque qu'on ignore longtemps si la secrétaire que Guitry utilise est sa fille ou sa maîtresse. Leur couple, mal assorti du point de vue de l'âge, se trouvait donc en pleine lumière. Il réapparaîtra dans *Bonne chance* sans choquer outre mesure car l'époque était indulgente pour les « couples incestueux », pour reprendre l'expression de Noël Burch et de Geneviève Sellier.

Dans *L'Illusionniste* (1934) enfin, elle fut la bourgeoise amoureuse du prestidigitateur qui s'offrait très crûment les services de l'artiste à domicile. Mais comme elle l'aimait, elle souffrait qu'il se soit contenté de « jouer » ses sentiments pour elle. C'est une pièce assez désespérée et le rôle de Jacqueline n'était pas celui d'une coquette superficielle. Guitry y jouait l'amuseur qui préfère une petite chanteuse (jouée par Yvonne Printemps à la création de la pièce, en 1917) à la bourgeoise interprétée cette fois-ci par Jacqueline, assez peu respectueuse de la morale mais qui souffre finalement de ne pas en avoir respecté les codes.

Au moment de la sortie de *Bonne Chance*, la persona de Jacqueline est donc assez complexe. Elle a joué les bourgeoises bien nées, (ce qu'elle est dans la vie) dans *Mon double et ma moitié* et dans *L'Illusionniste*. Elle a interprété des rôles de femme jeune et parfois de jeune fille, (ce qu'elle est aussi dans la vie) dans *Le Nouveau Testament*, *Son père et lui*, *Châteaux en Espagne*. Elle a été quelquefois amère et déçue (dans *L'Illusionniste* et *Châteaux en Espagne*), ce qui est le reflet de sa vie dans l'atmosphère passéiste de la maison Guitry, et Sacha l'a sans doute

¹⁴⁶ Jacqueline DELUBAC, *Faut-il épouser S Guitry*, op.cit, p.116.

compris. Il évoque aussi leur différence d'âge dans *L'Ecole des philosophes* et parle de leur métier commun dans *L'Illusionniste*. Le spectacle de l'Opéra de Lyon enfin est nettement une allusion à son passé et il consacre ses succès récents.

Sa persona comporte aussi son rôle d'épouse d'un homme que les médias connaissent depuis longtemps. Au cinéma, son activité d'hôtesse est célébrée par son mari dans le supplément à *Faisons un rêve*. Le Tout-Paris du spectacle se presse à la réception qu'il filme : Marguerite Moreno, Yvette Guilbert, Michel Simon, Arletty, Victor Boucher, André Lefaur, Pierre Bertin et Marcel Levesque, entre autres. Par ailleurs, les journaux signalent les déplacements du couple, les magazines de mode photographient les robes de Paquin et les chapeaux que porte Jacqueline, sa participation aux galas de bienfaisance organisés par Guitry aboutit à de nombreux articles.

En fait, les personnages qu'elle interprète au théâtre et dans la vie annoncent ceux que Guitry lui confiera au cinéma. Personne n'en sera étonné car son image est déjà inscrite dans l'esprit des spectateurs de théâtre et des lecteurs de magazines.

3.4. Guitry « sculpteur » de Jacqueline Delubac

En 1935, Jacqueline Delubac devint, du jour au lendemain ou presque, la vedette féminine de Guitry avec lequel elle joua un rôle de tout premier plan dans *Bonne chance* (1935) qui raconte leur idylle. Ce furent ensuite *Le Nouveau Testament* (1936) où elle est sa fille et sa secrétaire, *Mon père avait raison* (1936) où elle est la petite amie de son fils, *Faisons un rêve* (1936) où elle est sa maîtresse, *Le Roman d'un Tricheur* (1936) où il l'épouse et divorce d'elle pour des motifs purement financiers, *Désiré* (1937) où elle est sa patronne, *Les Perles de la Couronne* (1937) où elle l'aide à mener une enquête, *Le Mot de Cambronne* (1937), où elle est bonne et muette, *Quadrille* (1938) où elle finit par l'aimer et renonce à sa liberté. Dans son ultime film avec Sacha *Remontons les Champs Elysées* (1938), elle est quasiment « escamotée » par lui et elle joue le rôle assez antipathique d'une pythonisse incompétente.

Pendant quatre ans, Jacqueline Delubac servit donc le cinéma de Guitry mais elle ne fut pas la seule à l'inciter à tourner comme on le dit souvent, car il avait envisagé de tourner *Mozart* avec Yvonne Printemps et le parlant qui avait rendu leur voix aux acteurs l'avait finalement convaincu de passer au cinéma.

Nous procéderons maintenant à une étude minutieuse de son aspect physique tel que le perçoivent les spectateurs et les journalistes de l'époque qui louent souvent sa beauté (et ses vêtements) plutôt que son talent. Ces divers éléments furent utilisés par Sacha pour « sculpter » cette icône muette¹⁴⁷ dont on a souvent parlé, et les spectateurs de l'époque (surtout les hommes) acceptèrent cette image. Convaincue qu'elle était desservie par sa beauté et son élégance, par son côté mallarméen « d'aboli bibelot d'inanité sonore¹⁴⁸ » qu'on ne cessait de célébrer, ce qui la persuadait qu'elle était une mauvaise actrice, elle fut toute étonnée, en revoyant ses films d'avant guerre de se trouver finalement assez bonne et elle confessa à Noël Simsolo : « J'avais toujours eu de mauvaises critiques et, à force de les entendre, j'avais fini par croire que j'étais mauvaise¹⁴⁹ ». Elle dit aussi « A l'époque, on disait gentiment que j'étais jolie mais que je ne « jouais » pas ». A la différence de ses collègues, elle refusait, dit-elle, « les minauderies, les clins d'œil, les yeux grands ouverts pour écouter ou le geste de tripoter un petit mouchoir » (Elle désigne ici ouvertement Gaby Morlay dont c'était la spécialité). « Je crois rétrospectivement », dit-elle, « que je jouais comme les actrices d'aujourd'hui¹⁵⁰ ».

Mais son époque ne la comprit pas et Guitry lui-même fit souvent d'elle une « icône muette », surtout dans *Le Mot de Cambronne* et *Faisons un rêve* où il la priva quasiment de parole. Dans *Désiré*, lors de la scène finale qui la concerne au premier chef, elle se tait tandis que Guitry vaticine, - brillamment, il est vrai.

Quels sont donc les traits et les vêtements qui comptent, pour Sacha comme pour les journalistes, bien plus que sa diction ou que son âme?

¹⁴⁷ Raphaëlle MOINE, *op.cit.*, p. 78.

¹⁴⁸ Stéphane MALLARME, *Poésies*, Gallimard, 1945, p. 127.

¹⁴⁹ Jacqueline DELUBAC, in *Sacha GUITRY cineaste*, *op. cit.*, p. 111.

¹⁵⁰ *Ibid.*



Jacqueline Delubac vue par Sacha Guitry
in Sacha Guitry, *Une Vie de merveilles*
A. Bernard *op.cit.*, p.101

2



L'Arlésienne
ibid., p.121.

Des yeux très discutés

La question se pose immédiatement de la couleur de ses yeux tant les avis sont partagés : cet intérêt très excessif indique déjà un certain désaveu de ses talents de comédienne et une forme de machisme assez déplaisante.

C'est aussi ce que voit Guitry qui la dessine trois fois les yeux fermés. Bien longtemps après leur divorce, il lui dira encore : « J'ai trouvé tes yeux plus jolis que jamais¹⁵¹ ».

Pour d'autres témoins, elle a nettement les yeux pers, c'est-à-dire, selon le Petit Robert, « de couleur changeante avec une dominante bleue ». D'autres encore les voient nettement bleus, comme ceux de Charlotte Lysès et d'Yvonne Printemps. A 83 ans, quand elle pose pour le photographe, au cours de différentes soirées, on devine à peine leur couleur. Disons qu'ils étaient bleus mais très pâles.

Des sourcils revendiqués

¹⁵¹ Sacha GUITRY in Dominique SIROP, *L'élégance de Jacqueline Delubac*, *op.cit.*, p. 86.

Ils posent problème aussi, non par leur couleur sombre mais par leur forme presque horizontale et leur aspect touffu qui ne correspond pas aux canons de la mode de l'époque et donc agace un peu. Guitry les trouve trop « épais », mais Jacqueline est intransigeante quand elle en parle et cette attitude la dépeint assez bien.

« On dit qu'ils durcissent mes traits à l'écran. C'est possible. Pourtant, je ne les épilerais plus car je ne peux admettre cette mode barbare qui consiste à se les rogner pour en tracer d'autres ou plus haut ou plus bas. C'est trop méconnaître le sens du visage¹⁵² ».

On se souvient du sombre apprentissage réformateur que subit Judy Garland dans *A star is born* (Cukor, 1961). Jacqueline Delubac se serait certainement rebellée. Dans un article intitulé *Minerve Delubac* (Minerve est « la déesse aux yeux pers »), Odile Cambier, enfin, les décrit poétiquement.

« L'arc pur et solide de ses sourcils accompagne ses yeux et on n'imagine pas que ce double pinceau, luisant et lustré pourrait s'amputer sous l'influence d'une mode. Il communique à son visage quelque chose de tendrement animal, d'instinctif et de vivant par quoi on est séduit dès qu'on l'approche¹⁵³ ».

Quand elle est à côté de Gaby Morlay dans *Quadrille*, par exemple, le contraste est frappant entre le naturel de Jacqueline Delubac et la soumission de Gaby qui a docilement rasé ses sourcils et dessiné à la place une étonnante courbe 1900. Ce côté animal cette brusquerie de l'actrice défendant son physique contre les modes éphémères, font de Jacqueline autre chose qu'une poupée élégante, comme on a pu le croire, avant son divorce. Ailleurs que chez Guitry, elle paraît aussi très naturelle même quand elle joue une ivrognesse dans *Topaze* ou, plus tard, une actrice farfelue dans *La Comédie du bonheur*.

D'autres textes concernant son visage en font une véritable star. « On prendrait à la mer ses yeux bleus, aux forêts d'Ardenne ses cheveux sombres, à la petite ville de Valence où elle grandit l'éclat de son teint et la frange de ses cils, à

¹⁵² J. DELUBAC, *Journal inconnu, Dossier J.D.*, BNF, 5.1. 1940.

¹⁵³ O.CAMBIER, *Minerve Delubac, op.cit.*

Paris le spirituel de son sourire.¹⁵⁴ » « Un front démesuré », dit Sacha, « et des sourcils épais, de très beaux yeux, un petit nez relevé, spirituel dans un visage qui s'amincit, presque tragique quand il est grave et qui devient enfantin dès qu'elle sourit¹⁵⁵. ». Cette fois-ci la description est beaucoup plus respectueuse de la personnalité de l'actrice. Il est vrai qu'il s'agit là d'un homme intelligent et aimant, en l'occurrence de son mari. Les exemples de ce type sont, hélas, peu nombreux.

Un sourire un peu affiché

Son sourire est triangulaire et jaillit d'un seul coup, trop fréquemment peut-être. Mais c'est un sourire radieux et fin. Pourtant quand elle ne compte plus sur son sourire pour séduire, elle attire nettement l'attention aussi. Par exemple, dans *L'Accroche-cœur*, où elle traîne une certaine mélancolie et finit par se suicider, ou dans *Faisons un rêve* quand elle est très angoissée par les conséquences dramatiques de l'adultère qu'elle vient de commettre, alors que Guitry tente de la faire rire.

Dans *Désiré*, Guitry met en scène les amours, ébauchées seulement, d'un valet de chambre (Guitry) et d'Odette (Jacqueline Delubac), une actrice embourgeoisée par sa liaison avec un ministre. Les conventions finiront pas les séparer. Désiré tombe souvent amoureux des dames qui l'emploient et l'une d'entre elles prévient Odette que Désiré est très entreprenant. Elle le renvoie puis se ravise et finit par comprendre qu'elle est attirée physiquement par lui. Parallèlement, elle est sollicitée par un ami coureur (Saturnin Fabre) dont la femme est parfaitement sourde, ce qui lui permet de la tromper ouvertement. Elle refuse de l'écouter mais, finalement, Désiré se retire car leur différence de niveau social les sépare.

Jacqueline Delubac y est émouvante et mélancolique mais son visage, généralement serein, se crispe quand elle comprend ses désirs. Il se convulse quand elle croit que Désiré ramasse son écharpe pour tenter de l'embrasser. Il est à nouveau crispé quand le mari de la dame sourde veut la prendre pour maîtresse. Dans ces

¹⁵⁴ Article de journal, Dossier JD, BNF, 5.1.1940.

¹⁵⁵ D. SIROP, *op. cit.*, p. 48.

deux cas, elle oublie son sourire gracieux et quelquefois un peu automatique. Elle n'est plus seulement une actrice élégante, bien élevée, joyeuse et énergique mais une femme émouvante et sensible dont le visage exprime alors des passions diverses avec talent.

Une voix contestée

Jacqueline Delubac a la voix un peu trainante, dit-on, des femmes de la région lyonnaise. Ce qui frappe surtout chez elle, ce sont les « r » grattés qu'elle utilise de temps en temps. Elle a surtout une voix grave et bien posée, mais parfois légèrement affectée, ce qui la gêne dans ses rôles de prolétaire par exemple dans *Dernière Jeunesse* (Musso, 1939) avec Raimu.

Elle fut très vite contestée par les spectateurs nostalgiques d'Yvonne Printemps et Armel de Lorme cite les propos désobligeants des journalistes, à ses débuts : « un timbre mièvre, une articulation niaise¹⁵⁶ ». Elle eut beaucoup de mal à faire oublier la chanteuse à la voix d'or qui l'avait précédée dans la vie de Sacha et elle n'y parvint jamais tout à fait. Geneviève de Séréville aura les mêmes problèmes. Sacha aime peut-être sa voix mais il ne lui donne pas toujours l'occasion de s'en servir.

Enfin, elle parle anglais de temps en temps (*Quadrille, les Perles de la Couronne*) mais elle a un accent français assez marqué, ce qui gêne un peu quand elle joue Marie Stuart.

Une démarche impériale

Sa démarche est celle d'un mannequin raffiné. Guitry la filme souvent en robe du soir et longuement. Elle défile d'ailleurs plus qu'elle ne marche et rien ne semble pouvoir l'arrêter, que ce soit dans les salons du paquebot Normandie ou, lorsqu'elle s'avance, impériale, en route pour l'échafaud, dans le rôle de Marie Stuart. Sa démarche est à la fois souple, digne et harmonieuse.

¹⁵⁶ A. de LORME, *Ceux de chez lui*, L'Aide-mémoire, 2010, p. 57.